

Sur le figuratif

Si l'analyse narrative permet d'identifier ce que l'on pourrait considérer comme le « squelette » (os et articulations) du texte, l'analyse figurative va s'attacher à caractériser ce qui donne « chair » à ce squelette. (Cette remarque est à considérer comme une image - certes imparfaite ! - du rapport entre narratif et discursif ou figuratif.). Au cours de cette présentation, nous serons amenés à faire usage de termes du vocabulaire de la théorie sémiotique. Nous espérons en donner ici une définition simplifiée et compréhensible ; mais, quand nous les présenterons, nous renverrons au « Dictionnaire raisonné de la théorie du langage » (DRTL) de Greimas et Courtès.

1. Figures

Dans la théorie sémiotique (envisagée ici selon les orientations données par A.J. Greimas et L. Hjemslev), les **figures**¹ sont des grandeurs du contenu définies comme des **non-signes**, car elles sont sans correspondant au plan de l'expression. Les « mots » qui sont des unités plus ou moins stables de la dimension phrastique de la langue, ne constituent pas les unités figuratives du contenu d'un discours. Par la mise en contexte, par le déploiement dans un réseau discursif, par le jeu des relations qui s'établissent entre les signifiants de la langue, les figures se construisent comme **des éléments de signification stables** associées à plusieurs termes ou mots aussi bien que sous-jacents à un seul. Le terme « *porte* » par exemple, qui est un « mot » de la langue, peut se trouver associé à d'autres termes pour constituer la figure d'une construction ou d'un élément d'architecture dans le discours descriptif de la réalisation d'une maison. Mais ce même terme pourra se trouver dans un autre réseau discursif porteur de figures supplémentaires comme celle de la « communication » dans l'espace quand elle est ouverte, ou du « refus de l'ouverture à autrui » et signe de « l'exclusion » quand elle demeure close. Avec cet exemple simple, on remarque déjà que la figure (même quand elle correspond à un mot) prend sa signification de la mise en discours qui vient la « placer » dans un réseau, la mettre dans un « contexte » et la relier à d'autres figures.

¹ « Figures » : article du DRTL pages 148-149.

2. Acteurs, espaces, temps

Le premier pas de l'analyse consiste donc à reconnaître les différentes figures qui jalonnent le texte et à en entreprendre le classement. La disposition des figures dans un texte est portée par les trois pôles fondamentaux de la mise en discours² : **l'actorialisation** ou l'organisation des acteurs, la **spatialisation** ou l'organisation des espaces et des lieux, la **temporalisation** ou l'organisation du temps.

Tout texte dispose donc un ou des acteurs dans un ou des temps, et dans un ou des lieux. En prenant pour point de départ cette organisation, on pourra individualiser dans un texte des « **situations discursives** », c'est-à-dire des situations caractérisées par les figures de tel ou tel acteur, de tel ou tel espace et de telle ou telle indication de temps. Toute modification figurative intervenant sur l'un ou l'autre des trois pôles permettra de mesurer l'articulation et le développement de la construction figurative du discours. Ainsi, dans un texte, comme le récit de Genèse 1, la progression va s'établir par des modifications successives de temps, d'espaces, et d'acteurs.

Ces trois pôles constituent donc un premier champ d'observation et de description, à partir duquel se précisent les notions de « personnages », de « situations », de « déroulement » ou « d'évènements », et s'élaborent des réseaux « thématiques » ou des « motifs³ ».

3. La figure et la représentation

Une des fonctions des figures, mais non la seule, est bien leur capacité à **représenter** dans le langage et par le langage **les éléments du monde naturel**. Même prises dans les textes, elles conservent une valeur sémantique qui les rattache aux objets du monde naturel. Ainsi un « *arbre* » pourra être d'abord compris comme un... « arbre » ! C'est-à-dire comme une figure susceptible de recevoir une définition encyclopédique plus ou moins déjà connue et transférant dans le discours une évocation de l'espèce végétale faite de bois, avec un tronc, des branches et de feuilles, et pouvant porter des fruits. C'est

² Voir DRTL, les articles « *discursivisation* », « *actorialisation* », « *spatialisation* », « *temporalisation* », pages 107, 8, 358, 387.

³ Voir article « *motif* », dans DRTL, page 238

cette capacité des figures à représenter le monde naturel qui donne ce que certains appellent « **l'illusion référentielle** »⁴ faisant de la figure une image du monde.

Ainsi, cette capacité « **descriptive** » du monde que possèdent les figures signale bien ce que l'on peut appeler la fonction « **référentielle** » des figures. Il s'agit là d'une fonction normale, car tout texte fait état d'une certaine « représentation » du monde. Toutefois, dans l'analyse sémiotique, même s'il convient de prendre acte de cette fonction référentielle, on s'attachera plutôt à repérer ce que le texte fait avec les figures, comment il les classe et les ordonne, comment il les « **contextualise** », comment il les met en relation avec d'autres à l'intérieur d'un texte, comment il les articule dans les situations discursives et la suite narrative.

Cette « force » représentative des figures est bien la première qui s'impose au lecteur lui permettant de construire ses propres représentations et de consolider ou de contester les savoirs dont il dispose. Cependant, dans un texte comme, par exemple, celui du livre de l'Apocalypse, si la figure de « *l'agneau* » se construit à partir de cette capacité à évoquer cet animal quadrupède, laineux et doux, elle renonce bien vite à en reproduire les caractéristiques. On assiste plutôt, au fur et à mesure que la lecture se poursuit et que la figure déploie ses virtualités, à une sorte de mise en suspens de sa force représentative. Elle semble même la perdre totalement, ou bien elle en vient à produire un écart de plus en plus important par rapport à la norme référentielle. De même, dans le récit de Genèse 2-3, quelle est donc la valeur de la figure d'un certain « *arbre* » dans un jardin ? Est-ce un élément de l'ordre végétal, apte à produire des fruits et à nourrir, apte à réjouir la vue au rythme des saisons ? Est-ce encore un tel élément lorsque son fruit se trouve relié à la « *connaissance du bien et du mal* » ? Devient-il alors un arbre « magique » qui, comme dans un conte, viendrait offrir la puissance et la sagesse ? Là encore, la mise en discours de la figure vient en suspendre la force de représentation et réorienter la figure. Mais vers quoi ?

Manifestée ainsi dans le texte par un lexème du système de la langue, la figure s'en détache peu à peu et finalement pour engager un **procès de signification propre au texte**. Et le lexème alors ne répond pas ou plus au **signifié** à peu près stabilisé qu'en donnait le dictionnaire et que tout lecteur croit, dans sa lecture, « reconnaître ».

⁴ Voir article « *Figurativisation* » DRTL, page 148

4. La figure et sa mise en chaîne discursive

Mais comment s'organise une telle contextualisation des figures à l'intérieur d'un texte ? Les grandeurs figuratives se présentent comme des éléments de contenu pour lesquels il est nécessaire de **se combiner avec d'autres figures** afin de produire des effets de signification. Ces liens, ces rapports, ces combinaisons ont une existence virtuelle : c'est ce qu'on peut appeler la **mémoire discursive**. Et ils constituent un stock disponible, la **configuration discursive**, dont les virtualités sont actualisables en **parcours figuratifs** dans les textes⁵.

Ainsi, la figure de *l'arbre*, dans un jardin, dans un espace protégé et ordonné nommé « *Eden* », se trouve d'abord mise en relation avec un jardinier « *pour cultiver le sol* ». Mais s'agit-il seulement de mettre en scène l'apprentissage du jardinage ou de l'arboriculture ? Car la figure de l'arbre va se trouver ensuite complexifiée dès lors qu'elle se trouve organisée en diverses catégories (il y a plusieurs sortes d'arbres dans ce jardin), puis quand un des arbres se trouve relié à une position dans l'espace (« *au milieu* »), et qu'un autre encore se trouve faire l'objet d'une parole d'interdiction. On perçoit déjà que l'articulation de la figure par la mise en discours semble la désolidariser, progressivement ou par touches successives, de sa fonction représentative référentielle, et cela en la reliant à d'autres, et en exploitant des possibilités du parcours.

Dans le dictionnaire culturel dont tout lecteur garde mémoire, *l'agneau* est également une figure qui vient s'associer à d'autres figures : les pâturages (en général « verts » !), le berger, la brebis, le loup, le lait, la laine, et pourquoi pas la viande ou le gigot, mais également, la victime, le sacrifice, la faiblesse, etc. Par ces liaisons qu'opèrent les multiples discours qui en font **usage**, les figures montrent leur capacité à s'appeler, se repousser, se joindre ou se disjoindre et ainsi à s'interpréter les unes les autres. Et l'on pourrait alors développer ou retrouver, dans cet hypothétique dictionnaire culturel « discursif », une configuration « *pastorale* » ou une configuration « *sacrificielle* », subsumant les divers parcours que la figure « agneau » accomplit dans les textes divers où elle a été convoquée.

⁵ Voir Greimas et Courtès. (1979) *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*. Paris. Hachette, articles : « *figuratif* », « *figurativisation* », pages 146 et 147.

Cependant, la figure de l'Agneau, dans le livre de l'Apocalypse, ne se contente pas d'actualiser quelques virtualités de ces configurations. Elle évolue dans un cadre figuratif qui l'éloigne constamment des configurations de départ. Pas de brebis, ni de bélier, autour de lui. Cet agneau va bien vers des « *sources d'eaux vives* », mais ce n'est pas parce qu'il y est conduit ; c'est plutôt pour y conduire comme « *berger* » une foule revêtue de robes blanches ! Comme « *agneau égorgé* », on le saisirait bien dans une configuration sacrificielle, mais sa position « *debout près du trône* » ne l'inscrit plus comme victime immolée. Il ouvre un livre, il est assis sur un trône, et voici qu'on annonce ses noces !... Là encore la figure signifie bien plus (et surtout bien autre chose) que ce qu'en indique le dictionnaire discursif ou le code préétabli.

Quant aux arbres du jardin d'Eden, un seul fait l'objet d'un interdit ? Mais qu'est-ce qui est interdit ? Depuis quand « *manger* » un fruit modifie-t-il le « *regard* » qu'on porte sur son compagnon ou sa compagne ? Finalement, la figure échappe à la seule représentation par ces associations mêmes et ces croisements que le texte ne cesse d'opérer.

Par sa mise en chaîne dans le texte, la figure opère donc une mise en suspens des parcours d'une configuration. **Et cet écart constitue le point à partir duquel la figure prend sa valeur.**

Dès lors, avec une telle opération de mise à distance d'un contenu qu'assure la figurativisation même, les figures ne se trouvent plus définies par un signifié codé ou pré-organisé. Qu'est-ce qui, alors, peut assurer le lien et l'articulation des figures entre elles ?

5. La recherche des valeurs thématiques

Dans le parcours génératif⁶ envisagé dans la théorie greimassienne, les grandeurs figuratives prennent en charge **les valeurs thématiques** préalablement articulées et organisées par le « *sémio-narratif* ». On parlera alors de **l'isotopie sémantique** qui joue comme principe de cohérence pour l'univers discursif et pour l'agencement des

⁶ Cf. article : « *Génératif* » in DRTL page 157

dispositifs figuratifs, et on posera le principe de la « **conversion** »⁷ des structures sémio-narratives aux structures discursives. En ce sens, le thématique apparaît comme le double « conceptuel » du réseau figuratif. Et les figures viennent donner une apparence « concrète » aux objets de valeur et aux valeurs thématiques abstraites : la fonction du « figuratif » étant de concrétiser les positions actantielles et les valeurs du niveau profond sémio-narratif. L'analyse du plan figuratif se présente ainsi comme un décodage des figures pour construire l'univers de valeurs qu'elles représentent. Le choix des figures ne dépend alors plus vraiment de la mise en discours mais simplement d'une sélection pour illustrer un thème ou un univers de valeurs abstraites.

Pourtant les textes, en général, nous rappellent souvent l'autonomie du plan figuratif et sa résistance à un simple décodage. Le risque étant, dans un tel décodage, l'oubli de la figure au profit de la construction d'une sorte de message minimal bien trop général pour passionner un lecteur !

A partir du livre de la Genèse, la création est souvent définie comme agencement des choses du monde et mise en route de la vie, et comme tentative de poser la question « métaphysique » de l'origine. Cela est certes juste et sans doute justifié. Mais cela épuise-t-il les figures et les valeurs qu'elles expriment ? Car, même si elles peuvent se rapporter à des valeurs thématiques, dont on pourra articuler les relations d'opposition ou de complémentarité, une question demeure : n'y a-t-il que du contenu (du message) exprimé en termes abstraits à retenir ? Est-ce simplement cela qui assure le lien entre les figures ? Que reste-t-il donc une fois opéré ce décapage du signifié de la figure ?

Dans le livre de l'Apocalypse, par exemple, la vision dont il est question à partir du chapitre 4 ne peut se réduire simplement à une opération de transmission de savoir, elle contribue davantage à positionner des sujets autour ou à propos de ce qui est vu.

L'Agneau ne se réduit pas non plus à l'habillage du sujet-héros de l'acquisition des valeurs, même s'il porte la marque de l'épreuve accomplie (comme agneau « *égorgé* »). La figure s'oriente davantage vers quelque chose que l'on pourra interpréter comme « le **témoin** d'un accomplissement », voire le « **lieu** même de cet accomplissement », c'est à

⁷ Idem, voir article « *Généralité* » in DRTL page157

dire de quelque chose dont certes parle le discours, mais que, par son organisation figurative propre, ce discours construit comme des positions à reconnaître⁸.

Ainsi, plutôt qu'une figure répondant à la composition d'un signifié, entrant dans une sorte de définition en catégories abstraites, il faut bien considérer qu'une fois opéré ce travail de saisie d'un contenu, la figure vient jouer comme une **forme quasi « vide »**⁹ autour et à propos de laquelle acteurs, rôles et parcours viennent s'organiser ou se réorganiser.

6. Le figural

C'est ce statut de forme quasi vide ou de « **formant** » qu'on appelle « **figural** ». En effet, si le registre thématique ne peut assurer le lien entre les figures qu'au prix de leur oubli, qu'est-ce qui pourra alors assurer un lien sans risquer leur perte complète ? Pour le comprendre, il faut reprendre ici la proposition de J. Geninasca qui a introduit le concept de « **figural** » pour désigner ce statut discursif des figures dont la référence au monde naturel et les valeurs de sens thématiques ne suffisent pas à rendre compte¹⁰.

Jacques Geninasca précise ainsi le mécanisme de l'inscription de ces « formants » dans le discours : « *Au moment de l'inscription, à l'intérieur d'un discours – occurrence, d'une figure de « dictionnaire figuratif », tout se passe comme si, préalablement à toute actualisation de l'une ou de l'autre de ses virtualités relationnelles, l'instance d'énonciation commençait par restituer au formant son statut premier de « **structure topologique** », de l'instaurer comme totalité discrète, intégrale (« lieu vide »), dont l'identité est indépendante des virtualités relationnelles (afférences ou valences) qui en ont déterminé la*

⁸ Cf. Jean Calloud, « *le texte à lire* » in CADIR, « *Le temps de la lecture* » Lectio Divina n°155, Cerf, Paris, 1993

⁹ Cf. Martin F. « *Figures et transfiguration* », et Panier L. « *Le statut discursif des figures et l'énonciation* ». Sémiotique et Bible n° 70, Lyon, juin 1993.

¹⁰ Nous renvoyons ici à l'article de Geninasca J., *L'identité intra et extratextuelle des grandeurs figuratives*. In Ruprecht H.G. et Parret H. (Editeurs) *Exigences et perspectives de la sémiotique. Recueil d'hommages pour A.J. Greimas*. John Benjamins, 1985, pp. 203-214.

convocation et sans préjuger des transformations susceptibles de l'affecter dans le discours particulier où se définit son devenir sémantique. »¹¹

Les grandeurs figuratives peuvent, pour ainsi dire, d'une part se laisser investir par des valeurs référentielles et sémantiques, d'autre part **suspendre le sens et la référence** et disposer dans les textes des **lieux**¹² à distance des parcours figuratifs et des valeurs thématiques. Le statut figural de la figure devient repérable justement dans cette phase de vide par laquelle la mise en discours fait passer certaines figures. *L'Agneau* de l'Apocalypse fait bien apparaître cette sorte de position de quasi vide sémantique relevant de la mise en discours et donc de l'énonciation. La figure est d'abord vidée des valeurs de sens reçues des configurations d'origine, ce vide vient introduire un écart, cet écart appelle l'interprétation et dessine la place possible de l'énonciataire. De la même façon, la figure de « *l'arbre de la connaissance* » en Genèse 2-3, fait également apparaître ce « mouvement » de la signification, cette sorte de « vibration » de la figure, perceptible à la lecture, et qui réoriente la figure vers un point « figural », qui suggère la trace de l'acte d'énonciation et la place alors possible pour un énonciataire.

7. Le parcours discursif

Les figures sont donc mises en discours dans des textes particuliers. Mais elles se présentent pour ainsi dire comme si elles avaient deux faces : l'une tournée vers la représentation et le monde naturel, l'autre, « **figurale** », et proprement « discursive » (car saisissable chaque fois dans la mise en discours d'un texte singulier), orientée vers l'instance d'énonciation. Ainsi peut-on dessiner les modes de figurativité par lesquels les figures sont mises en discours :

¹¹ J. Geninasca, *La Parole littéraire*, Formes sémiotiques, PUF, Paris 1997, page 27, et dans une formulation un peu différente, ce mécanisme est précisé également dans : « *L'identité intra et extratextuelle des grandeurs figuratives* », page 212, op.cit., supra note 27.

¹² Geninasca parle précisément, dans le texte rappelé dans la note ci-dessus, de la figure comme un « *structure topologique* ».

- Elles sont **convoquées**, donc issues d'une instance d'énonciation dont elles portent la marque ou l'empreinte (et pas seulement tirées d'un dictionnaire ou d'une encyclopédie).
- Elles sont **déployées** dans des parcours figuratifs : enchaînement de figures, parcours, ordonnancement figuratif dans un texte.
- Elles sont **interprétées**, et ainsi déliées en quelque sorte de leur fonction représentative, et reliées à d'autres réseaux à l'intérieur d'un texte.
- Elles sont « **figuralisées** » (cf. J. Geninasca) : c'est là une résultante des opérations précédentes, et le « rappel », ou ce pointage vers l'acte d'énonciation qui les a ainsi ordonnancées, prend le pas sur les contenus de signification que ce même ordonnancement a produits.

Cette ultime opération de saisie des figures est une saisie qu'on peut appeler de type **discursif**, pour reprendre ici les distinctions de J. Geninasca¹³. Ce type de saisie est différent de la saisie de type **impressif** (la **perception**) et de la saisie de type **figuratif** (où il s'agit de la **représentation** quand les figures sont alors tournées vers les réalités extra – textuelles). Dans la saisie de type discursif, les grandeurs figuratives, portées par les dimensions d'actorialisation, de spatialisation, de temporalisation, acquièrent un statut spécifique, une identité proprement « discursive », et cela dans la mise en discours d'un texte particulier.

Les figures ne sont plus liées à (et par) leur fonction de représentation des éléments du monde (elles en sont même déliées !), mais elles sont mises au service de l'articulation d'une signification, dans un discours, et pour un sujet.

Aussi, pour l'analyse conviendra-t-il de distinguer **parcours figuratif et parcours discursif**¹⁴.

- Le **parcours figuratif** se caractérise comme l'enchaînement des figures selon un plan isotope qui les maintient et en assure la cohérence : ainsi dans les récits de création, on trouvera des parcours enchaînant des figures relatives à

¹³ J. Geninasca, *La parole littéraire*, Formes sémiotiques, Paris PUF 1997

¹⁴ Nous reprenons cette distinction établie par Louis Panier, cf. l'article « *Figurativité, discours, énonciation. 2^{ème} partie.* » *Sémiotique et Bible* n° 132, décembre 2008, page 17.

la mise en place des choses du monde : la végétation, les arbres, les animaux, la fabrication d'une arche, la construction d'une ville, etc. Ce sont ces parcours qui composent le « tissu » textuel, lui donnent son « relief », et exposent des figures qui permettent au lecteur de se faire une représentation de ce qui est raconté. Ces parcours déploient ainsi (comme cela a été signalé précédemment) des grandeurs figuratives mettant en corrélation des acteurs, des espaces et des temps, créant des scènes discursives identifiables : Adam dans un jardin, le serpent discourant avec Ève, Caïn et Abel faisant des offrandes, Noé organisant le transport des animaux dans une arche, etc.

- **Parcours discursif** : Les figures sont bien des éléments de contenu qui ont un correspondant dans le monde, mais comme éléments appartenant à un texte, elles acquièrent une signification propre à ce texte. Elles « semblent » référer au monde extérieur, mais elles ne servent pas seulement à représenter le monde; elles constituent également un support à des investissements propres au texte. Pris dans un texte singulier, mis en discours dans un corpus donné, les parcours figuratifs qui ordonnent les figures acquièrent ainsi une nouvelle dimension (celle que J. Geninasca désigne justement par le « figural») portant la trace de l'énonciation. Dès lors, la mise en discours des figures et l'agencement particulier des parcours figuratifs, viennent dessiner une sorte de **second parcours** : c'est ce second parcours qu'à la suite de Louis Panier, nous nommerons **parcours discursif**¹⁵. Et l'analyse conduira donc à repérer ces parcours discursifs dont la particularité oriente le lecteur vers le sujet d'énonciation.¹⁶

Dans cette perspective, on est bien amené à considérer, à la suite de Geninasca, la figure comme un « **formant** », c'est à dire une « forme » ramenée à son seul signifiant (ou presque), que la mise en discours contribue à inscrire dans les parcours discursifs du texte. Et ce formant, dès lors qu'il se trouve vidé de la substance de son contenu encyclopédique ou lexical, ne porte plus qu'une empreinte : celle de l'acte d'énonciation

¹⁵ Louis Panier, article op. cit: « *Figurativité, discours, énonciation* », page 17

¹⁶ Et l'on voit ici que cette instance d'énonciation qui vient orienter les parcours discursifs n'a rien à voir avec le sujet « historique » que sont les « auteurs » (ou l'instance de production) des textes.

dont procède ce travail discursif de **convocation, de déploiement, de connexion à d'autres réseaux et de figuralisation.**

La même perspective nous semble être en jeu dans les propositions de Jean Calloud¹⁷, lorsqu'il parle des « **signifiants** » que la mise en discours vient disposer dans le jeu figuratif et mettre en chaîne pour construire textuellement le point de vue de l'énonciation, inscrivant alors par ces signifiants mêmes comme une « signature » du sujet de l'énonciation.

8. Pour résumer : « Figuratif » et « figural » dans la lecture

Comme on vient de le préciser, les figures (ou les grandeurs figuratives), dès lors qu'elles sont, par l'instance d'énonciation, mises en discours, ont donc un double statut :

- le **figuratif**, celui qui relie les figures à des correspondants au niveau de l'expression de la sémiotique du monde naturel¹⁸ et leur confère les investissements sémantiques propres à la caractériser, se déployant alors en « **parcours figuratifs** » actualisés dans les textes,
- le **figural**, au statut non antérieur logiquement à la mise en discours, mais bien résultant de l'opération de mise en discours. Ce n'est plus le correspondant de la sémiotique du monde naturel qui le caractérise et donc les signifiés qui en résultent, mais, comme le souligne Geninasca, son statut de « lieu vide », de « topos », permettant cette « *identité que (les figures) acquièrent au moment de leur réalisation dans un discours particulier* »¹⁹. Comme tel, le figural compose,

¹⁷ Sur ce point voir Jean Calloud, et plus particulièrement les trois textes suivants :

- « *Le texte à lire* », in CADIR, in « *Le temps de la lecture* », Lectio divina n°155, Cerf, Paris 1993,

- l'article « *Je suis l'alpha et l'oméga. L'Apocalypse à la lettre* », revue Sémiotique et Bible n° 128, décembre 2007,

- et la « *Postface* » au livre de Jean Delorme et Isabelle Donegani, *L'Apocalypse de Jean, révélation pour le temps de la violence et du désir*, Lectio divina, Cerf, Paris 2010, tome 2 pages 225 à 234.

¹⁸ Voir l'article « *figuratif* », dans le DRTL, page 146.

¹⁹ Cf. J. Geninasca, « Sur le statut des grandeurs figuratives et des variables, » *La parole littéraire*, P.U.F. 1997, page 27

dans le discours, les traces de l'opération même de mise en discours et de l'instance d'énonciation qui y préside. Et le « **parcours discursif** » correspond à l'enchaînement de ces traces, par le nouage particulier des réseaux (ou parcours) figuratifs.

Cela nous conduit à considérer que, dans l'opération de lecture et de saisie sémiotique permettant l'élaboration des contenus de signification, les grandeurs figuratives ne sont jamais totalement appréhendées dans l'ordre de la représentation (qui renvoie à une sémiotique du monde naturel), ni même dans l'ordre des contenus ou des signifiés. Les valeurs fondamentales ou thématiques, qui sont organisées au niveau sémio-narratif et qui forment le noyau sémique des grandeurs figuratives, ne constituent pas non plus leur ultime fondement. Elles signalent encore, mais pourrait-on dire « en creux » et non comme un supplément de signification qui serait caché, ce qui relève de l'acte même de la mise en discours opérée par une instance d'énonciation.

Greimas signalait déjà cette caractéristique de la figurativité : « *Ainsi, la figurativité n'est pas une simple ornementation des choses, elle est cet écran du paraître dont la vertu consiste à entr'ouvrir, à laisser entrevoir, grâce ou à cause de son imperfection, comme une possibilité d'outre – sens.* »²⁰ En s'appuyant sur une telle proposition nous pourrions dire que le **figuratif** est cet « écran de paraître » disposant de la « vertu de laisser entrevoir » le **figural**, comme ce possible « outre – sens ».

Le figuratif constitue alors ce plan de contenu dont s'empare une saisie descriptive et moltaire. Les acteurs sont repérés, reliés dans le cadre de programmes narratifs, et par l'actorialisation, la temporalisation, la spatialisation, les figures qui les « ornent » se déploient en parcours ; les valeurs thématiques sous-jacentes qui assurent la cohérence des parcours figuratifs sont articulées et corrélées par le jeu des programmes narratifs. Mais cet ensemble, structuré et manifesté, ne compose qu'une face de la sémosis, et que l'opération de lecture doit d'abord franchir. Une seconde face demeure en attente de la saisie proprement discursive.

²⁰ A.J. Greimas, « *De l'imperfection* », Pierre Fanlac éditeur, 1987, page 78. Cette remarque que nous rapportons ici vient conclure des réflexions sur la perception intitulées « *immanence du sensible* ».

La lecture fait appel à cette opération qui consiste à « **lever le voile** », ou cet « écran de paraître », que les figures investies de sens disposent. Mais ce voile constitue bien le passage obligé pour rejoindre la dimension figurale. Car c'est par leur disposition propre, dans un texte singulier, que les figures deviennent indicatrices de cette « *possibilité d'outre – sens* » que nous rapprochons de l'instance d'énonciation qui a présidé à leur mise en discours. En effet, la figurativité, dans le discours, prend en charge les figures de la sémiotique du monde naturel. Toutefois, en les disposant dans des réseaux discursifs particuliers, elles permettent d'entrevoir autre chose, qui vient justement attester de l'acte d'énonciation. Comme le souligne Jean Calloud : « *A la figure, étrange produit de l'activité parlante des humains, revient ainsi le soin de montrer et de cacher à la fois, de dire et de taire, de manifester et de voiler ce qui, devant être tu, ne le peut, avec quelque chance d'être tout de même par quelques-uns trouvé et un jour entendu, qu'à la condition expresse d'être signalé comme tel. Nous voulons dire signifié comme autre chose par rapport à ce qui est directement et franchement déclaré, décrit, raconté. La figure trouve là sa place à la surface du champ, parmi les perles, dans les choses dites, suffisamment semblable (figurativement) pour passer inaperçue, assez étrangère (figuralement) pour faire ombre en un point et en appeler à un autre système de corrélations.* »²¹. Nous retrouvons encore par ces propos, le double statut des figures. Et François Martin le souligne également : « *Notre réflexion sur les figures, dont l'enchaînement ou la mise en parcours est une des œuvres principales de l'acte d'énonciation, suggère de plus que ces figures sont elles-mêmes dotées d'une double puissance. Puissance d'une part **figurative** qui, portée à son extrême, est celle de la mimesis et de la transparence représentative. Puissance d'autre part **figurale** qui, arrimant la représentation et donc la perception à l'acte énonciatif, produit des effets de déplacement, de brouillage ou de rappel d'un élément représenté à l'autre, autant d'effets qui sont de défiguration. Ces deux puissances, on pourra les estimer contraires, si l'on veut retenir l'une sans l'autre ou l'une contre l'autre. On peut aussi les considérer en tant que puissances antithétiques, dont la déchirure est le propre des figures dans la mesure où précisément elles donnent forme à ce qui fut d'abord première inscription de la signifiante sur la chair du sujet de l'énonciation, et qui*

²¹ Jean Calloud, « *Le texte à lire* » in Centre d'Analyse du Discours Religieux, « *Le temps de la lecture (mélanges offerts à Jean Delorme)* », Lectio Divina 155, Cerf, Paris, 1993, page 49.

maintenant, détaché du corps, est dans le discours évocation, redite ou rappel de cette inscription première. »²²

Le lecteur est donc pris dans cette double puissance des figures et se trouve ainsi placé, en quelque sorte, à la croisée des chemins :

- d'une part, le déploiement des sens (signifiés), producteur de ce « voilement », constituant un discours qui donne à voir (et à « savoir »),
- d'autre part, le tracé discursif que ces mêmes figures composent, constituant une suite de « signaux » (les « signifiants ») propres à laisser entendre le figural qui oriente vers l'instance d'énonciation.

Pour laisser « entrevoir » le figural ou pour traverser ce rideau du « paraître » et ce « voile » jeté par les figures, la mise en discours dispose des « **accidents** » (des « imperfections »). C'est là, justement, le travail du « parcours discursif ». La figure s'affranchit alors de son statut figuratif que lui confèrent la représentation, la sémiotique du monde naturel, et même le répertoire ou la mémoire de ses usages dans d'autres mises en discours. Ces accidents qui sont pour le lecteur des points d'**achoppement** se signalent par des décalages, des ruptures, parfois à peine perceptibles, dans le plan isotopique figuratif, des croisements de registres figuratifs ou la suspension du déploiement de ces registres.

Jean-Claude Giroud

NB :

on pourra trouver un travail qui fait usage de ces concepts et distingue **figuratif**, **figural**, **énonciation**, pour mener l'analyse du texte de Genèse 1 : cf. le chapitre 2 de ma thèse, sous le titre « Genèse 1, Le Paradigme ». (*« L'empreinte du septénaire »*, pages 41 à 71, à retrouver sur ce même site).

²² François Martin, « *Devenir des figures, ou des figures au corps* », in J. Fontanille, (éditeur), *Le Devenir*, PULIM, Limoges, 1995, page 146.